

Une Reine des Fromages et de la Crème

XIX.

(Suite.)

Le doute ne lui était plus permis : c'était elle la merveille la plus étonnante parmi toutes ces étonnantes merveilles, elle, dont on guettait, comme on eût fait d'une divinité tout à coup descendue sur la terre, le moindre pas, le plus petit mouvement. Son cœur se gonfla fièrement ; elle comprit sa soudaine puissance, et, comme une reine qu'acclame un peuple enthousiasmé, elle sourit à cette foule aristocratique qui lui semblait une foule d'esclaves saluant leur légitime souveraine. Mais tout à coup tous ces regards la brûlèrent, lui causant une gêne subite ; elle se retourna brusquement, et s'assura que, la retraite ne lui étant pas coupée, elle pourrait fuir si cela durait encore une minute.

« C'était encore la garden-party, seulement centuplée comme effet,—écrivait la jeune Kitty Milford dans une lettre où elle racontait le bal de l'ambassade,—le public étant cent fois plus nombreux et la belle cent fois plus belle dans sa royale toilette crème, incomparablement femme, comme il semble impossible que le soit une jeune fille. Les visages étaient curieux à étudier. Les hommes avaient tous cette expression bête et vague que vous savez, et qui semble les niveler tous d'un coup de baguette. Les femmes avaient l'air ou complètement indifférentes ou bien résignées. Je ne pense pas que dans ce premier moment aucune d'elles se sentit positivement jalouse : les étoiles ne sont pas jalouses du soleil, je suppose ! Plus tard, à souper, quand on fut un peu remis de ce premier choc, quelqu'un découvrit que ses mains étaient un peu hâlées et pas mal défectueuses. Vous pouvez vous imaginer quel poids cela enleva de l'esprit de toutes ces beautés désespérées ; elles regardèrent avec amour leurs doigts de lis et se ranimèrent comme des fleurs sous la rosée. »

Au moment où Ulrique se décidait à fuir tous ces regards fixés sur elle, elle se heurta presque à un vieillard qui, un peu à l'écart, l'observait en souriant.

—« Où allez-vous si vite ?—demanda-t-il avec un sourire sec.—Seriez-vous déjà épouvantée ? »

Ulrique reconnut son voisin de table de la veille.

—« Et que pensez-vous de tout cela ?—demanda-t-il en tortillant sa moustache grise d'un air narquois. »

—« Je n'ai pas eu le temps de penser, je comprends seulement que quelque chose est arrivé sans savoir exactement quoi. »

—« Moi, je vais vous le dire, c'est l'événement de la Saison de Londres qui arrive, tout simplement. Voyez-vous toutes ces têtes s'agiter et entendez-vous tous ces murmures voltiger de tous côtés ? C'est vous qui êtes au fond de tout cela. A partir de ce moment, Londres vous connaît. »

—« Et Londres a des yeux terriblement perçants,—

dit Ulrique, commençant à se remettre. »

—« Oh ! ce n'est rien encore, ce n'est que le regard instinctif. Attendez que la réflexion s'en mêle et ce ne sera pas long, car Londres calcule très vite. Sur cent personnes, quatre-vingts en ce moment font la balance des avantages et des désavantages possibles de votre venue sur le champ de bataille mondain. Voyez-vous là-bas cette rangée de d'ouairières ?... La moitié d'entre elles vous haïssent déjà parce qu'elles ont des filles à marier, les autres vous aiment parce qu'elles ont des fils à établir. »

—« Pas si vite,—dit Ulrique en riant et redevenue tout à fait maîtresse d'elle-même.—Et est-ce que c'est une seconde leçon, monsieur mon professeur ? »

—« Oui, mais courte, rassurez-vous. Dans une minute, je vais vous abandonner à votre sort. Souvenez-vous seulement que toute personne qui vous parlera poliment ce soir aura un but et qu'il y a toujours un calcul derrière chaque sourire ; ambitions matrimoniales ou autres, les formes de l'intérêt étant multiples. Ceux-ci comptent sur vous pour ajouter de l'éclat à leurs tables, ceux-là espèrent être invités chez vous, nul n'oublie que vous avez de l'argent à dépenser pour toutes les fantaisies, et beaucoup supposent qu'une fille de votre âge ne doit pas être un petit oiseau trop difficile à plumer. Tenez, voici votre chaperon qui guide vers vous le premier vol de vautours ; je m'informerai plus tard comment vous vous en serez tirée. »

Et, les mains derrière le dos, Lord Cannington se glissa dans la foule.

Ulrique ne dansant pas, particularité aussitôt déclarée charmante, ce fut à qui obtiendrait d'elle un tour de promenade dans les salons, et son succès ne cessa d'aller grandissant. C'était une cour véritable qu'elle traînait à sa suite et le temps lui semblait avoir des ailes. A un moment, comme elle causait en assez mauvais anglais avec un attaché de l'ambassade de France, ce jeune homme, à qui, du moins, le flirt ne faisait pas perdre l'esprit, lui dit en indiquant un groupe voisin :

—« De grâce, comtesse, détournez la vue, car voici un trio de perdition : le Monde, la Chair et le Diable. »

La Chair était représentée par une duchesse vraiment par trop " femme colosse " pour le décolleté ; le Roi des Enfers ne pouvait être plus justement figuré que par le professeur de scepticisme d'Ulrique, Lord Cannington ; quant au Monde, c'était, même vu seulement de dos, comme en ce moment, un gentleman respirant la correction la plus parfaite ; mais il se retourna et l'héritière reconnut Rockingham.

Un dédaigneux sourire plissa la jolie bouche d'Ulrique ; elle s'expliquait la soudaine arrivée de Lady Nevill et son insistance pour qu'elle ne vint pas à ce bal.

Cinq minutes après, le nouvel ambassadeur s'inclinait devant la comtesse Eldringen.

—« Vous aviez, à Morton, daigné me promettre la première valse et j'ai le regret d'arriver longtemps après qu'elle a été dansée... Mais, je vous en supplie,